

Pour une cartographie critique des fondements théoriques de l'approche communicative d'enseignement des langues étrangères

Caio Felix¹

¹Universidade Federal do Rio Grande do Norte (UFRN), Programa de Pós-Graduação em Estudos da Linguagem (PPgEL), Natal-RN, Brasil

Résumé. Ce travail entreprend une analyse critique des fondements théoriques de l'Approche Communicative (AC), l'une des méthodologies les plus influentes de l'enseignement des langues étrangères du dernier demi-siècle. Il soutient que l'AC, née d'une réaction légitime contre l'abstraction structuraliste et les méthodes jugées décontextualisées, a été construite sur un « électisme non fondé ». Dans son aspiration à embrasser la totalité de la langue en tant que communication, elle a amalgamé – sans distinction adéquate – des concepts issus de registres épistémologiques hétérogènes (grammaire traditionnelle, linguistique scientifique et savoir populaire) et de champs théoriques parfois incompatibles (sociolinguistique, psycholinguistique). Un examen attentif des textes fondateurs de Littlewood (1981), Hymes (1972) et Widdowson (1978) révèle la subordination persistante bien que dissimulée de l'usage au système, ainsi que le traitement de dimensions logiquement hiérarchiques – où le savoir linguistique conditionne nécessairement le savoir sociolinguistique – comme des entités équivalentes et simplement combinables. Cette confusion, inscrite au cœur des textes fondateurs, engendre une aporie théorique qui invalide les principes constitutifs de l'approche. Par conséquent, malgré son ambition unificatrice, l'AC échoue à fournir une réponse méthodologique théoriquement cohérente à la complexité ontologique du langage. Cette cartographie plaide pour une rigueur fondée sur l'articulation explicite des limites et des relations de dépendance entre les différents niveaux de la réalité linguistique.

Mots-clés: approche communicative ; enseignement communicatif des langues ; linguistique théorique; didactique

Abstract. This work undertakes a critical analysis of the theoretical underpinnings of the Communicative Approach (CA), one of the most influential methodologies in foreign language teaching of the past half-century. It argues that the CA, emerging from a legitimate reaction against structuralist abstraction and methods perceived as overly decontextualized, was built upon an "unfounded eclecticism." In its aspiration to embrace the totality of language as communication, it amalgamated – without proper distinction – concepts from

¹ Caio Felix: caio.felix.079@ufrn.edu.br

heterogeneous epistemological registers (traditional grammar, scientific linguistics, and popular knowledge) and occasionally incompatible theoretical fields (sociolinguistics, psycholinguistics). A close examination of the foundational texts by Littlewood (1981), Hymes (1972), and Widdowson (1978) reveals the persistent yet concealed subordination of use to system, as well as the treatment of logically hierarchical dimensions – where linguistic knowledge necessarily conditions sociolinguistic knowledge – as equivalent and merely combinable entities. This confusion, inscribed at the very heart of the founding texts, produces a theoretical aporia that invalidates the approach's constitutive principles. Consequently, despite its unifying ambition, the CA fails to deliver a theoretically coherent methodological response to the ontological complexity of language. This cartography advocates for a rigor based on the explicit articulation of the limits and dependency relations between the different levels of linguistic reality.

Keywords: communicative language teaching, theoretical linguistics, language education theory; didactic method

1 Introduction

Il est une énigme qui traverse l'histoire de la linguistique : celle de la nature même du langage. Dès ses fondements, la discipline est confrontée à un objet « multiforme et hétéroclite » – à la fois physique et psychique, individuel et social –, qui résiste à toute catégorisation simpliste. Cette complexité ontologique constitutive, loin de n'être qu'un préambule, détermine l'ensemble de l'épistémologie linguistique. Toute méthodologie qui s'en réclame se doit donc, en premier lieu, de poser clairement – ne serait-ce que pour l'assumer – la question de son propre fondement.

L'Approche Communicative (AC), la réponse la plus influente du dernier demi-siècle à la crise des méthodes structuralistes, a tenté de résoudre ce dilemme par l'inclusion. En réaction aux méthodes jugées trop abstraites et décontextualisées, elle a proclamé la primauté de la communication, de l'interaction, du sens. Pourtant, dans cette volonté d'embrasser la totalité de l'acte de communication, elle a construit sa maison théorique avec des pierres venues de carrières différentes – la sociolinguistique, la philosophie du langage, l'anthropologie – sans toujours s'assurer de leur cohérence et de leur compatibilité.

Le problème qui en découle, et que ce travail se propose de problématiser, est le traitement que l'AC réserve aux relations entre les concepts de la langue et du langage. Ce traitement est le fruit d'un « éclectisme non fondé », c'est-à-dire la volonté d'embrasser toutes les dimensions du langage sans opérer les distinctions logiques et ontologiques qui seules pourraient fonder une telle conciliation.

L'objectif de ce travail est dès lors de procéder à une cartographie critique des fondements théoriques de l'Approche Communicative. Pour ce faire, nous analyserons les textes qui ont cristallisé son socle conceptuel – notamment les propositions fondatrices de Littlewood [1], Hymes [2] et Widdowson [3]. Notre analyse s'articulera en trois mouvements. Premièrement, il s'agira de réfléchir sur le paysage épistémologique dans lequel l'AC a émergé, en distinguant les registres de savoir (traditionnel, scientifique, populaire) qu'elle convoque. Dans un second temps, nous examinerons les textes fondateurs pour y montrer « l'éclectisme non fondé » et la subordination persistante de l'usage au système. Enfin, nous réfléchissons autour de ce traitement pour l'édifice méthodologique de l'AC, si elle invalide son projet d'une réponse

intégrée à la complexité du langage. Cette cartographie visera à montrer que l'AC échoue à son propre objectif précisément parce qu'elle n'opère pas les séparations conceptuelles nécessaires, produisant un paysage théorique aplani dont ce travail entreprend de révéler les failles constitutives.

2 Le brouillard épistémologique

Il est une singularité propre aux sciences du langage que n'ont pas à affronter les autres champs du savoir. En physique ou en chimie, l'objet d'étude possède une réalité extérieure et des lois qui s'imposent à l'observation. Le physicien dispose d'un référent théorique stable – l'atome de Bohr, les lois de Newton, la thermodynamique. Ces concepts forment un socle épistémique commun et cumulatif qui irrigue directement la modélisation scientifique. La translation de la théorie vers la pratique y est difficile, mais elle ne bute pas sur une redéfinition ontologique de son objet à chaque changement de paradigme.

La linguistique navigue dans une condition radicalement différente. La circularité du langage – le fait que nous étudions par le langage le langage lui-même – ouvre la voie à une pluralité de conceptions qui ne sont pas des approximations successives d'une même vérité, mais des points de vue *sui generis*, des « prises » distinctes sur la complexité. Le concept de la langue d'un structuraliste n'est pas celui d'un sociolinguiste, qui n'est pas celui d'un psycholinguiste. Chacune de ces notions propose une ontologie différente

C'est Ferdinand de Saussure [4], dans son *Cours de linguistique générale*, qui a acté la nature paradoxale du langage:

Pris dans son tout, le langage est multiforme et hétéroclite; à cheval sur plusieurs domaines, à la fois physique, physiologique et psychique, il appartient encore au domaine individuel et au domaine social; il ne se laisse classer dans aucune catégorie des faits humains, parce qu'on ne sait comment dégager son unité.

Cette déclaration est la proclamation d'un dilemme ontologique qui redéfinit toute l'épistémologie des sciences du langage. Comment appréhender scientifiquement un objet qui refuse de se laisser classer, qui résiste à toute tentative de réduction à une seule catégorie des faits humains ?

C'est dans ce brouillard épistémique, peuplé de notions concurrentes et parfois incompatibles, que toute réflexion théorique sur la méthode doit tracer son chemin. Les avancées de la linguistique offrent plutôt une mosaïque de perspectives qui ne proposent pas une solution méthodique unique. Le théoricien se trouve ainsi confronté à la complexité mouvante de l'objet linguistique. Ce fossé n'est donc pas un simple décalage entre théorie et pratique, mais un abîme creusé par la nature même de l'objet et la prolifération de ses définitions. Il pose la question fondamentale de comment fonder une méthode théoriquement cohérente dans un tel paysage épistémologique.

Face à cette complexité, la réponse de la science ne peut être que méthodologique, puisqu'elle réside dans le choix assumé et conscient d'un cadrage. La science, y compris la linguistique, passe nécessairement par la sélection d'un aspect de cette nature multiforme. Le péril épistémologique ne réside pas dans ce choix, qui est une condition de possibilité de tout savoir, mais dans deux illusions stérilisantes. La première est de croire que l'on peut tout embrasser à la fois, ce qui aboutit à une approche dépourvue d'un cadre explicatif bien distingué. La seconde, plus insidieuse, est de mêler dans une même proposition des perspectives

théoriques hétérogènes et parfois incompatibles, sans en assumer les distinctions ni en expliciter et reconnaître ces limites.

C'est dans ce paysage épistémologique miné que la voix du linguiste Eugenio Coseriu [5] offre une lumière. Aucune théorie, nous enseigne-t-il, ne peut prétendre épuiser à elle seule la richesse du « parler » humain dans sa plénitude. Chaque cadre théorique éclaire un plan spécifique, qu'il soit universel, historique ou individuel, et sa robustesse scientifique tient précisément à la conscience aiguë de ses propres limites. La rigueur ne consiste pas dans la quête d'une théorie totalisante, mais dans le discernement rigoureux de la portée et du domaine de validité de chaque approche. Cette prémisse est l'axiome fondamental qui doit guider toute réflexion critique sur les fondements d'une méthodologie linguistique.

3 L'hétérogénite inconsistante

C'est dans le contexte de cette nébulosité épistémologique que naît l'Approche Communicative, portée par une nécessité de rompre avec ce qui était perçu comme un structuralisme desséchant et une grammaire décontextualisée. Pour constituer sa réponse, elle a puisé à un corpus théorique volontairement large, fusionnant dans un même élan des théories du langage parfois distinctes et difficilement conciliables. Son unité de surface, centrée sur le leitmotiv de la « compétence de communication », masque une diversité de présupposés ontologiques sur ce que c'est une langue et ce que signifie « communiquer ».

Pour entreprendre la cartographie critique des fondements de l'Approche Communicative, il importe de clarifier qu'il n'existe pas un savoir sur la langue, mais des savoirs, issus de perspectives, de méthodes et de finalités radicalement différentes. Cette pluralité constitutive fait l'objet d'une analyse dans le travail de Pinheiro et Lima [6]. Dans leur étude, ils entreprennent d'analyser la configuration des savoirs sur le langage mobilisés dans les épreuves de concours publics pour professeurs de portugais. C'est en constatant la prédominance écrasante d'un certain type de connaissances au détriment d'autres qu'ils sont conduits à réfléchir à l'existence et à la coexistence distincte de plusieurs registres épistémologiques. Leur réflexion débouche ainsi sur la distinction opératoire entre trois grands types de savoirs : le savoir traditionnel, le savoir scientifique et le savoir populaire. C'est en m'appuyant sur cette discussion fondatrice et en adoptant cette distinction tripartite que je propose de réfléchir sur les fondements de l'Approche Communicative.

Le premier registre est celui du savoir traditionnel, historiquement incarné par la Grammaire Traditionnelle. Ce savoir plonge ses racines dans la philosophie antique, notamment chez Aristote, pour qui « le langage est un outil pour l'expression de la pensée et pour la communication rationnelle entre les êtres humains ». Son unité d'analyse privilégiée est la phrase, décomposée en parties du discours et en fonctions logiques.

Ces parties du discours, aujourd'hui présentes dans les grammaires scolaires et les manuels d'enseignement des langues étrangères sous la forme de classes grammaticales telles que le nom, le verbe et l'adjectif, trouvent leur origine dans la *technè grammatike* de Denys le Thrace [7], considérée comme la première grammaire systématique du monde occidental. Cette *technè* se présente comme un savoir empirique fondé sur l'observation des usages chez les auteurs classiques et a pour finalité de permettre la lecture, la compréhension et l'interprétation des œuvres de la culture grecque. Dans ce cadre, la grammaire apparaît avant tout comme un instrument de la philologie, orienté vers la description et la systématisation des catégories linguistiques.

Sa puissance sociale et institutionnelle est immense au point qu'elle est souvent perçue, dans le sens commun, non comme une perspective parmi d'autres, mais comme la vérité intangible sur la langue. Comme l'a souligné Borges Neto [8],

Le poids de la tradition nous amène à chercher, initialement, la connaissance des langues dans le cône de lumière de la Grammaire Traditionnelle, et non seulement à croire ce que nous y trouvons, mais aussi à croire qu'il n'y a rien d'autre à trouver. Plus de deux mille ans de tradition ont fait des descriptions et des notions de la Grammaire Traditionnelle, pour le sens commun, *la vérité* sur les langues.

Face à ce savoir traditionnel, le savoir scientifique de la linguistique moderne s'est constitué précisément en isolant et définissant un objet homogène : la langue, comprise comme un système de signes arbitraires. Ce savoir se veut descriptif et explicatif, cherchant à comprendre la logique interne du système plutôt qu'à dicter des normes. Il procède par distinctions.

Enfin, à côté de ces savoirs institutionnalisés, existe un vaste continent de représentations spontanées que l'on peut nommer le savoir populaire ou la « linguistique populaire ». Comme l'ont défini Colombat, Fournier et Puech [9], cette expression « désigne alors les représentations "spontanées", "naturelles" que les sujets et les groupes élaborent sur le langage, les langues, les phénomènes linguistiques, les règles de la communication ». Ce savoir émerge de l'expérience quotidienne, des interactions sociales et des discours médiatiques ; il est produit par des « non-linguistes ». Il se manifeste dans des jugements sur la beauté ou la laideur d'une langue, ou dans la défense passionnée d'un usage. Ce savoir populaire est fondamentalement subjectif et engagé. Comme l'affirme Marie-Anne Paveau [10],

les énoncés folk [populaires] ne sont pas nécessairement des croyances fausses à éliminer de la science. Ils constituent, au contraire, des savoirs perceptifs, subjectifs et incomplets, à intégrer aux données scientifiques de la linguistique.

L'hypothèse centrale de cette critique est que l'Approche Communicative, dans sa formation théorique, dans son désir légitime de rompre avec un enseignement structuraliste perçu comme abstrait et décontextualisé, n'a peut-être pas perçu la nécessité d'opérer une distinction épistémologique entre ces trois ordres de savoir. Son projet de fonder sa réponse sur « l'usage » et la « communication authentique » l'a-t-elle conduite, sans même en avoir conscience, à un amalgame théorique problématique ?

Serait-il possible qu'elle ait, dans un même geste, récupéré la matière catégorielle du savoir traditionnel (ses temps verbaux, ses structures) tout en rejetant son cadre normatif explicite ? Ne pourrait-on voir, dans cet emprunt, non une synthèse, mais un collage ? De même, en s'appropriant du savoir scientifique des concepts-clés comme la « compétence de communication », n'en a-t-elle pas souvent détaché l'architecture systématique (la langue comme système) qui en fonde pourtant la cohérence, transformant ainsi un concept descriptif en un slogan méthodologique ? Enfin, en valorisant à l'extrême l'immédiateté de l'échange et « les besoins communicatifs », n'a-t-elle pas, involontairement, légitimé et intégré des postulats du savoir populaire concernant l'acquisition naturelle et intuitive ?

4 La cartographie exposé, la juxtaposition sans fondement

Ces questions mettent en lumière les tensions qui demeurent au cœur du projet de l'Approche Communicative. Pour comprendre si cette fusion a été conçue, il est nécessaire de se tourner vers ses textes fondateurs.

La proposition fondatrice de l'Approche Communicative, telle qu'elle s'exprime dans l'ouvrage de Littlewood [1], cristallise le cœur du problème :

Nous pouvons combiner la vision fonctionnelle plus récente du langage avec la vision structurelle traditionnelle, afin d'atteindre une perspective communicative plus complète.

Cette affirmation postule ce que l'on peut appeler un « éclectisme non fondé », c'est-à-dire la croyance en une combinaison harmonieuse, directe et non problématique entre deux visions ontologiquement distinctes, voire antagonistes. D'un côté, une « structure » conçue comme un système de règles formelles, fermées sur elles-mêmes. De l'autre, une « fonction » comprise comme un instrument d'action sociale, ouverte sur le contexte et l'interaction.

L'AC, dans sa formulation, tend à traiter ces deux dimensions comme des modules autonomes, des blocs de construction que l'on peut simplement additionner. Mais cette juxtaposition cache une absence de théorisation quant à l'articulation logique entre ces deux dimensions. Quel est le principe d'intégration qui lierait la grammaire et la fonction communicative ? Dans quel ordre ontologique s'articulent-elles ? La grammaire est-elle au service de la fonction, ou la fonction est-elle une simple occasion de pratiquer la grammaire ? Cette absence de réponse n'est pas un oubli - elle est le symptôme d'un problème théorique plus profond.

Car il importe de souligner que le problème ne réside pas dans la reconnaissance de l'importance conjointe des deux aspects. Quel linguiste un tant soit peu informé le nierait aujourd'hui ? La question est comment ces deux dimensions s'articulent ontologiquement. En voulant corriger les excès des méthodes structuralistes, qui avaient fétichisé la forme au détriment du sens, l'AC est tombée dans un piège épistémologique inverse. Elle a incorporé la dimension de l'usage sans opérer la repensée et la réarticulation théorique qui auraient permis de redéfinir la place, la nature et la fonction des structures dans ce nouveau paradigme. Elle a juxtaposé des réalités distinctes – l'abstraction du système et la singularité de l'événement communicatif – en espérant obtenir une synthèse, sans fournir la théorie, le « digestif conceptuel », qui définirait la recette de cette articulation.

La proposition de « combinaison » de Littlewood [1], si représentative de l'AC, efface et confond ces deux moments en un seul geste syncrétique. Elle traite l'apprentissage du « savoir » (la maîtrise de la langue comme système) comme simultané et équivalent à l'apprentissage du « savoir-faire » (l'usage communicatif).

Bien au contraire, même dans l'apprentissage naturel, l'enfant émet des hypothèses, crée des langues possibles qu'il doit ensuite modifier en constatant leur inadéquation avec l'usage des adultes. Cette création permanente, caractéristique de l'acquisition de la langue maternelle, ne peut être transposée telle quelle à l'apprentissage d'une L2. L'AC, en prétendant que l'on peut combiner harmonieusement l'enseignement des structures et l'usage communicatif, ignore ou occulte cette différence fondamentale. Elle ne spécifie pas comment s'effectue logiquement cette transition.

Cette impasse, il importe de le réitérer, n'est pas un accident de parcours ; elle est la conséquence structurelle d'une architecture théorique bâtie sur un éclectisme non fondé. Elle découle directement de l'absence de distinction claire entre les niveaux de réalité linguistique que l'AC prétend englober. Le résultat n'est pas une approche unifiée et cohérente, mais un paysage conceptuel aplani, où l'on ne distingue plus l'abstraction du système de la singularité de l'événement communicatif, laissant la méthode naviguer à vue dans un océan de perspectives sans jamais en avoir explicité les principes d'articulation. C'est exactement cette articulation que l'AC, dans sa précipitation à tout englober simultanément, a systématiquement ignorée.

C'est le concept de « compétence communicative » qui devrait couronner cet édifice. La définition forgée par Dell Hymes [2] est devenue un véritable leitmotiv :

[...] les membres d'une communauté linguistique partagent une compétence de deux types : un savoir linguistique et un savoir sociolinguistique ou, en d'autres termes, une connaissance conjugée de normes grammaticales et de normes d'usage.

Cette notion de « conjugaison » opère pourtant le même mouvement problématique identifié précédemment chez Littlewood [1]. Elle reconnaît la dualité entre le savoir linguistique et le savoir sociolinguistique, mais les traite comme des entités autonomes et de hiérarchie équivalente. Le terme même de « conjugaison », emprunté à la grammaire traditionnelle, suggère un accord, une coordination entre partenaires égaux, et non une relation de dépendance ou de fondation. Elle légitime ainsi l'idée d'une juxtaposition possible, où l'on pourrait « ajouter » une couche d'usage social à une structure grammaticale préexistante, comme on accorderait un verbe à son sujet.

Or, cette vision égalisatrice méconnaît la nature profondément hiérarchique et intégrée de la compétence langagière. Elle passe sous silence le fait que le « savoir sociolinguistique », c'est-à-dire la capacité à choisir la forme appropriée à une situation, n'est opérationnel qu'à la condition impérative de maîtriser le « savoir linguistique » qui lui fournit son armature et ses matériaux. On ne peut savoir quand dire quoi si l'on ne sait pas d'abord comment le dire. En érigeant ces deux savoirs en piliers jumeaux d'une compétence unique, le modèle de Hymes [2] escamote une question fondamentale : celle de l'antériorité logique et de la relation de dépendance conceptuelle.

Ce qui est omis, une fois de plus, c'est l'articulation nécessaire entre eux et la relation de dépendance logique. Le savoir linguistique constitue une condition de possibilité, la matière première indispensable, pour le savoir sociolinguistique. On ne peut pas choisir adéquatement une forme linguistique pour remplir une fonction communicative spécifique sans d'abord maîtriser un inventaire minimalement stable de formes possibles et de leurs significations potentielles dans le système. La simple « conjugaison » obscurcit cette relation de précédence logique.

C'est la différence fondamentale, et trop souvent estompée, entre savoir ce que l'on peut dire et savoir quand, comment, pour qui et pourquoi le dire. L'AC, en ne faisant pas cette distinction de manière explicite et théorisée dans sa formulation méthodologique, renonce à préciser l'articulation logique qui seule pourrait fonder une approche cohérente. Elle lègue l'articulation de ces deux dimensions à une imprécision qui traverse tout son édifice théorique.

Cette articulation se retrouve chez H.G. Widdowson [3]. Dans son ouvrage publié en 1978, *Teaching Language as Communication*, l'auteur tente de théoriser la spécificité de l'approche communicative en proposant une distinction entre l'usage (la manifestation de la connaissance du système linguistique) et l'use (la réalisation de ce système à des fins de communication). Cette distinction terminologique est présentée comme une clarification apte à dépasser les confusions antérieures et à fonder rigoureusement la notion de compétence communicative.

Pourtant, sa définition révèle la persistance du même ancrage structuraliste que l'on croyait dépassé. Widdowson [3] écrit :

L'usage (*usage*) est donc un aspect de la performance, celui qui révèle dans quelle mesure l'utilisateur de la langue démontre sa connaissance des règles linguistiques. L'emploi (*use*) est un autre aspect de la performance : celui qui révèle dans quelle mesure l'utilisateur de la langue démontre sa capacité à

utiliser sa connaissance des règles linguistiques pour communiquer de manière efficace.

Sous l'apparence d'une distinction fonctionnelle destinée à honorer la dimension sociale de la communication, Widdowson [3] réaffirme tacitement la primauté ontologique de la structure. En définissant l'usage comme la démonstration d'une capacité à « utiliser sa connaissance des règles linguistiques », il établit une hiérarchie problématique - le système de règles précède logiquement et conditionne nécessairement l'acte communicatif.

Widdowson veut montrer que la communication n'est pas réductible à la maîtrise des structures, mais en même temps, il définit la compétence communicative comme « l'habileté à utiliser le savoir des règles linguistiques ». La communication, par cette définition, demeure entièrement dépendante d'un savoir antécédent et extérieur - celui de l'abstraction du système.

On retrouve, donc, le brouillard épistémique qui structure l'Approche Communicative. La communication n'est pas pensée comme un phénomène *sui generis*, mais comme une application secondaire ou une mise en acte d'un savoir formel abstrait préexistant. La « langue-structure » demeure le socle inébranlable ; la « langue-communication » n'en est que l'activation dirigée ou l'utilisation méthodique.

Ce que Widdowson [3] fait c'est la distinction entre deux ordres de réalité : d'un côté, le système abstrait de la linguistique (celui des structures virtuelles) ; de l'autre, l'interaction vive où les significations se construisent, se négocient, se transforment en temps réel. Prétendre que la seconde est une simple « utilisation de la connaissance » de la première, c'est présumer une correspondance directe et univoque entre l'ordre logique de la structure et l'ordre chaotique et imprévisible de l'événement communicatif.

Ainsi, même en prétendant distinguer l'usage du système et valoriser la fonction communicative, Widdowson [3] finit par définir l'usage par le système, en le subordonnant à la maîtrise préalable de règles. La « langue » et le « langage » ne sont pas véritablement différenciées dans ce cadre, lorsque elles demeurent deux aspects d'une même réalité ontologique – la langue conçue comme un objet extérieur, un inventaire de formes à maîtriser. Cela montre que l'Approche Communicative, même chez ses théoriciens les plus lucides, ne parvient pas, à ce moment inaugural, à s'émanciper d'une conception où la langue demeure d'abord et avant tout un système de formes à transmettre.

Cette confusion, inscrite au cœur du texte théorique fondateur, est l'origine généalogique du problème méthodologique qui saisit l'approche. L'hétérogénéité des fondements est une marque déterminante de son identité théorique, son péché originel. Comme conséquence, les concepts opérés par ses différents promoteurs – « langue », « compétence », « communication », « usage », « signification » – sont souvent pris comme équivalents et interchangeables, lorsque, en réalité, ils reposent sur des prémisses linguistiques radicalement divergentes. La « langue » d'un structuraliste n'est pas la « langue » d'un sociolinguiste ; la « signification » d'un sémanticien n'est pas la « signification » d'un pragmaticien. Cette absence de transparence théorique dans les textes qui définissent l'AC génère une confusion conceptuelle en cascade qui se reflète inévitablement dans la formulation de la méthode sous la forme de concepts inconsistants et juxtaposés.

En examinant avec un œil critique les assises théoriques d'une des approches les plus influentes du XXe et XXIe siècles, on peut contribuer décisivement à la nécessaire « hygiène conceptuelle » du champ. On peut alerter sur les dangers inhérents à l'éclectisme non fondé et à l'application acritique de concepts, sans la considération due de leur provenance théorique, de leur cohérence interne et de leur compatibilité. La réflexion démontre que la force apparente de l'AC – son inclusivité, son refus des réductions trop partielles – peut être, en réalité, sa plus

grande faiblesse lorsque cette incorporation n'est pas médiée par une réflexion théorique rigoureuse sur l'articulation des concepts adoptés.

5 Considérations finales

Au terme de ce parcours, une conviction s'impose : le diagnostic de l'Approche Communicative doit être clairement distinctive. Cette approche a pâti d'un « éclectisme non fondé », intégrant dans une même perspective des concepts de langue et de langage qui relèvent d'ordres logiques et ontologiques distincts. Cette proposition, lisible dans les textes fondateurs de Littlewood [1] et dans la définition même de la « compétence communicative » par Hymes [2], se manifeste comme une aporie théorique interne qui invalide ses principes constitutifs.

L'Approche Communicative se propose, par définition, de donner une réponse méthodique à la complexité du phénomène linguistique. Or, elle échoue à cet objectif parce qu'elle n'a pas opéré les distinctions conceptuelles nécessaires qui auraient permis de fonder logiquement l'articulation entre la structure et la fonction, entre le système et l'usage, entre le savoir linguistique et le savoir sociolinguistique.

Le principe de l'AC selon Littlewood [1] - de « combiner » structure et fonction – repose sur une proposition non théorisée. Elle traite comme équivalentes des dimensions qui entretiennent une relation de dépendance logique. Le savoir linguistique ne peut être mis sur le même plan que le savoir sociolinguistique ; le premier constitue la condition de possibilité du second. En escamotant cette distinction fondamentale, l'AC invalide son propre projet.

Quant à la distinction proposée par Widdowson [3], entre *usage* et *use*, qui aurait pu constituer l'avancée théorique attendue, elle reproduit la même impasse. En définissant l'emploi communicatif comme la capacité à « utiliser sa connaissance des règles linguistiques », il réaffirme tacitement la primauté ontologique du système. La communication, au lieu d'être pensée comme un phénomène *sui generis*, demeure subordonnée à un savoir formel abstrait préexistant. La tentative de distinction ne fait que rebaptiser la hiérarchie structuraliste, sans la remettre en question.

La critique des fondements de l'Approche Communicative n'est donc pas seulement une question d'amélioration ou de raffinement technique. Elle touche à la cohérence logique même de l'approche. Une approche qui prétend donner une réponse méthodique à la complexité du langage en méconnaissant les principes qui gouvernent cette complexité ne peut que produire une méthodologie incohérente et inconsistante. C'est exactement ce que l'AC a généré : une approche dont les principes internes sont en contradiction avec ses propres objectifs.

Cette critique ouvre la voie à une réflexion plus rigoureuse sur ce qu'une approche théoriquement méthodique à la description du langage devrait être. Elle doit, avant tout, assumer la complexité du langage non comme une limitation à contourner, mais comme le point de départ incontournable de toute théorisation. Cela signifie opérer avec clarté les distinctions logiques entre les niveaux de réalité linguistique, expliciter les relations de dépendance qui les articulent, et fonder la méthode sur ces distinctions plutôt que de les occulter. C'est là que réside la rigueur : non dans l'illusion d'une synthèse totalisante, mais dans la conscience lucide des limites et de la portée propre de chaque niveau d'analyse.

Une telle exigence constitue une condition *sine qua non* pour tout avancement scientifique et pour le dépassement des approches théoriquement inconsistantes. En indiquant la nature et l'origine de cette confusion fondamentale, ce travail peut contribuer à clarifier le paysage théorique du champ et à fonder les bases d'une réflexion plus rigoureuse sur ce que signifie, théoriquement, fonder une approche méthodologique cohérente au phénomène linguistique.

Références bibliographiques

1. W. Littlewood, *Communicative Language Teaching: an Introduction*. Cambridge University Press, Cambridge (1981)
2. D. Hymes, On communicative competence, in *Sociolinguistics: Selected Readings*. Penguin, Harmondsworth, 269–293 (1972)
3. H. Widdowson, *Teaching Language as Communication*. Oxford University Press, Oxford, 3 (1978)
4. F. de Saussure, *Curso de Linguística Geral*. Cultrix, São Paulo (2006)
5. E. Coseriu, *Introducción a la Lingüística*. Gredos, Madrid (1986)
6. C.L. Pinheiro, M.P.S. Lima, Concursos públicos para professor de língua portuguesa: obstáculo ao reconhecimento do saber científico e crítico sobre a linguagem. *Diálogo. Let.* **14**, e02521 (2025). <https://doi.org/10.22297/2316-17952025v14e02521>
7. J. Lallot, *La grammaire de Denys le Thrace*. CNRS, Paris (1989)
8. B. Neto, Gramática tradicional e linguística contemporânea: continuidade ou ruptura? *Rev. Todas Let.* **2**, 87 (2012)
9. B. Colombat, J.M. Fournier, H. Puech, *Histoire des idées sur le langage et les langues*. Klincksieck, Paris, 57 (2010)
10. M.A. Paveau, Não linguistas fazem linguística? Uma abordagem antieliminativa das ideias populares. *Policromias, Rev. Estud. Disc. Imagem & Som* **3**, 23 (2018)